

Olja Savičević Ivančević

Adieu, cowboy !

(extrait du roman)

L'été 200X est arrivé avant l'heure. Cela voulait dire une chaleur épouvantable, accumulée depuis le début du mois de mai : dans les parcs et les allées, les roses de mai expiraient.

Fin juillet j'ai emballé toutes mes affaires, quitté l'appartement loué où j'ai perdu quelques années, et j'ai fait le voyage de retour à la maison.

Ma sœur m'a accueillie dans la cuisine de notre vieille maison, avec sa valise déjà prête pour le départ. Pendant l'heure et demie qu'a duré notre rencontre, elle s'est levée de table quatre fois. Une fois pour me passer du lait, et trois fois pour aller aux toilettes. A la fin elle est revenue les lèvres fardées d'un rouge fuchsia, ce qui m'a étonnée, mais je n'ai rien dit. Avant elle n'utilisait pas cette couleur pour ses lèvres. Elle a envoyé quelques textos tout en me parlant, puis enfin elle s'est levée, elle a ajusté sa jupe et descendu l'escalier au fond du long couloir. Ma était couchée dans la chambre à l'étage au-dessous et zappait entre les chaînes.

Elles se sont brièvement saluées sur le pas de la porte, j'ai entendu des voix, puis j'ai vu depuis le balcon ma sœur disparaître au coin de la rue, derrière la maison du boulanger. L'espace d'un instant, elle fut l'apparition irréelle d'une scène réelle, une simulation. J'ai pris une gorgée de café froid dans sa tasse marquée de rouge à lèvres fuchsia.

Avant de disparaître, elle m'avait raconté sa relation avec Ma au cours du mois écoulé.

Leur rituel quotidien était précis et simple : elles se levaient tôt, toujours à la même heure, et elles prenaient le café pendant au moins vingt minutes, puis, avant que le soleil ne devienne trop fort, elles se dirigeaient à pied, l'une derrière l'autre, le long de la nationale vers le cimetière. Cette bande de terre étroite au bord de la route, large tout juste pour deux pieds fins, se transforme en poudre pendant les jours d'été. Entre la route d'un côté, et les buissons de mûres, la broussaille et des maisons non-ravalées de l'autre côté de ce trottoir imaginaire,

la poussière se soulève et pénètre dans les yeux, dans la gorge, et entre les orteils dans les sandales.

« Sais-tu qu'il y a des gens qui mangent de la terre ? », demandait ma sœur à maman pendant qu'elles marchaient à travers la poussière le long de la nationale. « Cela s'appelle la géophagie ».

Et Ma de répondre du tac au tac : « La poussière à la poussière ; il vaut mieux être enseveli sous terre qu'emmuré dans le béton. »

« Je m'en fous de la mort » a coupé ma sœur. « J'emmerde la mort. L'homme s'y habitue, à elle aussi, j'en suis sûre ».

« C'est normal que tu t'en foutes », se vexait Ma, avant de secouer la poussière de son sabot et de continuer le chemin le menton en l'air, un pas devant ma sœur, avec la dignité d'une future défunte.

Quand elles avaient fini de nettoyer *notre* caveau et de couper les tiges fanées des fleurs, elles descendaient jusqu'à la plage, d'un pas plus alerte.

« Tout est calme et sourd comme dans le micro-ondes », remarquait ma sœur pendant qu'elles traversaient les cours privées et les vergers desséchés, m' avait-elle raconté.

A la plage, Ma sortait les poires et les bananes écrasées d'un sachet en papier qui lui-même était dans un sachet en plastique, qui était dans un Tupperware, qui était dans un sac, puis, affichant son célèbre sourire hollywoodien, les offrait à ma sœur. Chaque être normal devrait se sentir un peu mieux devant un tel sourire, remarquait ma sœur. Pourtant, elle avait l'impression que Ma sortait cette expression d'un fichier numérique ou bien de son gros sac en paille qu'elle trimballait toute la sainte journée. Parfois il lui semblait que Ma sortait ce sourire au mauvais moment, tel un as tiré d'une manche qui contiendrait des expressions des séries télé.

Leur complicité s'arrêtait dès leur retour à la maison, après le déjeuner, quand ma sœur se retirait dans la pièce à l'étage, jusqu'au dîner, et quand elle essayait de s'occuper de ses affaires, en dépit de ses congés – elle enseignait à l'école. A ce moment-là, Ma donnait à manger à la Jill jaune, s'installait devant le téléviseur et déclarait : « Ma série commence ».

Minerva, Aaron et Isadora ont décidé d'enquêter sur la vraie identité de Vasiona Morales. Il s'agit d'une femme très dangereuse qu'il faut éloigner de Juan.

Pour Ma, toutes les séries ont la même importance.

Elle s'endormait devant la télé allumée, couverte jusque par dessus la tête, même si en cette période la température ne descendait pas sous les 30° la nuit.

Ma sœur paniquait à l'idée que Ma puisse exagérer avec ses somnifères – elle ne bougeait pas sous le drap, ne respirait pas non plus, elle lâchait juste de temps à autre un pet.

« Elle est terrible », dit Ma de ma sœur quand celle-ci fut partie. « Elle dit des choses affreuses. Je ne peux pas le comprendre, Dada. » C'est mon prénom – Dada, c'est le nom que mes parents m'ont donné.

Lorsque j'accompagne Ma jusqu'à la nationale, la chaleur monte de la terre : à sept heures elle est à la hauteur des chevilles. Le lundi d'un matin sec, ce n'est qu'à midi que ça commence à griller directement depuis le ciel. En ville, autour des cinq heures c'est le pire ; l'air salé vire en sueur, et tout ce qui bouge traverse lourdement la mélasse de l'après-midi, pendant que le concert d'un million de sons se transforme en un seul ton plat, électrique, assommant.

Bien que parfaitement droite quand elle est assise ou debout, Ma se dandine quand elle longe la ligne. A quelques centimètres seulement de son épaule, les camions-citernes et les camions frigorifiques pour le poisson défilent à toute vitesse. Les non-conducteurs n'ont peut-être plus leur place dans la circulation, me disais-je.

« Il faut les enfermer dans les goulags à piétons, ces idiots ne se rendent même pas compte qu'ils risquent leur tête », a dit une fois ma sœur. Je pense que c'était justement au moment où nous étions en route pour l'enterrement de Daniel, dans le 4x4 turbo de son ex-mari, lorsque de jeunes garçons ont traversé la route en courant.

« Il faut aimer les piétons. Ce sont les piétons qui ont créé le monde. C'est quand tout a été fait, que les automobiles ont fait leur apparition », ai-je dit. Tout le monde m'a regardée comme si j'avais perdu la tête. « C'est écrit dans un livre », ai-je dit.

J'étais assise derrière sur le faux cuir collant, entourée des gerbes de branches de palmier qui piquaient mes bras nus, entre les arrangements de chrysanthèmes et les bouquets

de roses épanouies ornés d'un grand bandeau noir. Les gerbes portaient un bandeau violet, avec les noms écrits au feutre doré.

« Pour qu'on sache qui a de la peine ! », faisait remarquer ma sœur, ce qu'on trouvait déplacé.

« A quel point nous sommes primitifs, disait-elle alors, en fermant la fenêtre après avoir éjecté sans l'éteindre son mégot couleur sang, on le voit à ces choses-là. Chaque amour est pesé, tu captes ?, faire-part plus gros, annonce plus grande, marbre, croix en or, plus d'argent, plus d'amour. On jette le pognon. Un aspirateur plus luxueux pour les jeunes mariés, c'est pareil, l'amour fraternel est plus grand. Le cousin pauvre n'existe pas, c'est en fait un rat radin qui ne t'aime pas », m'a-t-elle dit en se retournant.

Je restais figée entre les gerbes épineuses, faisant attention à ne pas écraser les fleurs, et j'observais les gens qui cueillaient des cerises près de la cimenterie. Ils avaient des échelles, de petits bonnets et des tabliers. Ils avaient l'air content, les bons ouvriers manuels. Je me demandais s'ils étaient saupoudrés de poussière de ciment lorsqu'ils tiraient les branches avec les crochets. Je me souvenais bien de cette poudre, elle était comme un doux tapis, c'était un souvenir agréable.

Je n'ai pas répondu à ma sœur, ce qui l'encourageait à poursuivre son discours, ses phrases qui filaient tels des projectiles autour de mon absence. Son ex-mari, un type bienveillant et transparent, mou et rigide, lui a dit : « Allez, calme-toi à la fin ! »

De mon point de vue, maman devenait maintenant une taupe à côté de l'affiche du centre pastoral avec l'inscription *Jesus t'aime*, puis une luciole éteinte à côté de *Kuna.commerce*, et enfin un signe de soustraction mobile, sous le général Gotovina délavé en grandeur surnaturelle, sur la poussière le long de la route près de la station-service, sur le sentier large à peine pour deux pieds fins. La limitation de vitesse affiche soixante, mais ici on roule au moins à quatre-vingt à l'heure, les conducteurs perdant le sens de la vitesse quand la voie rapide à quatre bandes rétrécit un peu plus bas. Il arrive qu'un agriculteur débouche tout d'un coup sur la nationale des sentiers environnants, non-asphaltés, et ralentisse la circulation pour de bon.

Il n'y a pas longtemps, la nationale était couverte de crottin de cheval, mais c'est fini, il est devenu trop dangereux de conduire une charrette avec les chevaux. D'ailleurs, je crois qu'il n'y a plus qu'un seul homme qui possède un cheval dans toute la ville ; il est illégal d'avoir un cheval en ville, mais lui est un vieux maréchal-ferrant, et ils attendent qu'il meure tranquillement, si on en croit Ma. Que va-t-il devenir, ce cheval, quand le maréchal-ferrant sera mort, pensais-je. Autrefois, il y avait dans le Vieux Quartier une forge tenue justement par ce même vieillard, dans le port où se trouve aujourd'hui le restaurant *La vida loca*. Mais la forge a été fermée l'année de la naissance de Daniel. Je me souviens bien du son de ferrage

d'un cheval, son hennissement vers la nuit et le feu. J'étais très petite, je regardais les choses de loin, depuis la lumière estivale qui faisait mal aux yeux, dans l'obscurité ouverte de cette maison. J'étais très petite, on entendait le trot sur la pierre usée de la rue qu'on habitait, un son irréel, aussi irréel que le son du camion Ledo qui appelait à prendre une glace au moment de la sieste de l'après-midi. Willy Wonka est arrivé dans votre ville aussi.

Bref, il n'y a plus de gâteaux frais de cheval sur les chaussées. C'est les chiens qui chient, et personne ne ramasse derrière eux, pas plus qu'auparavant derrière les chevaux. Mais personne ne te lancera de la crotte de chien, tu peux en être sûr. Ça m'étonnerait.

Quand la silhouette au loin était devenue un trait – à cause du cagnard sur la route, c'était un trait horizontal et non vertical comme vous auriez pu imaginer – j'ai fait demi-tour pour rentrer au plus vite à la maison, en longeant le ruisseau de béton près des nouveaux immeubles pour les invalides de guerre. Autrefois on pouvait y trouver toutes sortes de puanteurs et de trésors, au printemps on gambadait vers la mer à travers les barrages de déchets. Depuis qu'il est nettoyé et bétonné, j'ai remarqué qu'il y avait au fond un filet visqueux qui en été se transforme en croûte de boue verte.

« Demain tu pourrais aller seule au cimetière », je lui ai dit hier, le lendemain de mon arrivée. « J'ai quelque chose à faire en ville, c'est assez important », ai-je menti.

Ma en a ri, exactement comme disait ma sœur, elle a sorti son *smile* hollywoodien au mauvais moment. Elle avait de belles dents, une canine en or dans la rangée du bas. Quelquefois elle les tapotait avec son ongle pour prouver leur solidité et leur santé.

« Maman a la mine d'un smiley défoncé », ai-je dit au téléphone à ma sœur.

« T'as vu », a répondu ma sœur en soufflant la fumée dans le combiné à l'autre bout du fil.

* * *

J'ai retrouvé des Xanax, un peu de Prozac, du Normabel, du Praxitène, du Portal et des Apaurines par terre, sous la commode de la cuisine, dans une boîte de bonbons *505 bar-rés*, avec des pansements, des Aspirines et des pastilles pour la gorge. Elle ne les cachait même pas, comme le supposait ma sœur – à moins qu'elle sache que les meilleures cachettes sont celles qui ne sont pas cachées. L'hiver dernier, je l'ai vue tout jeter à la poubelle.

« Mais comment s'y prend-elle pour se les procurer ?! », a dit ma sœur dans une colère de chien.

Ce n'est pas un problème, ai-je pensé. La moitié de la cité étudiante se dopait à la vodka ou au vin, combinés avec du Valium, des sédatifs et d'autres petites choses qu'il est soi-disant impossible d'obtenir sans ordonnance. C'était moins cher que des bonbons. Un ras-

ta au premier étage avait un sac, et le principe était « plonge ta main et ce que tu attrapes est à toi », disait ma colocataire.

« Le problème c'est que chaque âne qui ne veut pas se laver les cheveux pense être un rasta » ai-je dit, je me souviens.

« Laisse-lui du Lorisan pour dormir », m'a conseillé ma sœur. « Tout le reste de ce que tu trouves, tu le balances aux toilettes. » J'ai tiré la chasse plusieurs fois, une pilule bleue de Prozac n'arrêtait pas de refaire surface. Puis, cette obstinée s'en est allée aussi.

Je suis sur la balançoire du balcon, et je regarde par-dessus les toits. Les voisins me saluent depuis la rue et je leur fais signe de la main.

Quand je la vois apparaître – d'abord signe de soustraction, ensuite taupe – à l'ouest, derrière la maison du boulanger, je lui fais aussi signe de la main. A peine arrivée à la porte, je lui dis : « Ma, j'ai décidé de rester un peu de temps. Peux-tu enlever les affaires de Daniel de mon armoire ? »

Elle est debout dans les toilettes, devant le lavabo, et ses mains frottent longuement le savon sous le jet d'eau chaude.

« Je peux », elle répond, ferme le robinet et essuie ses mains dans une serviette rêche.

« C'est pas la peine d'apporter des fleurs l'été, tout ça brûle, voilà, en une journée c'est brûlé », ajoute-t-elle pensivement.

* * *

Ma chambre est une boîte dans la maison des boîtes.

En un temps dont je ne me souviens pas, il y avait ici une cave avec des tonneaux, puis un cellier de cuisine, de sorte que la pièce n'a pas de fenêtres. Juste une porte étroite, une table étroite, une immense armoire, avec une grande poupée Bébé-qui-pleure posée dessus, puis un lit et au-dessus du lit quelques anciennes affiches de cinéma encore là, principalement de westerns. L'une d'elle est ornée d'une brindille d'olivier, une bénédiction pour John Wayne.

Dans ces catacombes du rez-de-chaussée, au fond de la maison, vivait immobile la grand-mère de maman, une diabétique aveugle et invalide. Cinq années dans le noir, sans mouvement, en pleine conscience.

« Sainte Subite », disaient les tantes et certaines dames dont j'ai oublié les visages sous leurs coiffures ondulées. L'aveugle ne se révoltait jamais, ne se plaignait pas trop, ce qui est une référence solide pour la sainteté. Elle mantrait sa prière de ses lèvres minces, qui

paraissaient encore pleines sur les photographies, ai-je remarqué. « Lèvres de fumeuse », disait ma sœur en ricanant de l'arrière-grand-mère sur l'une de ces images.

Il n'y avait rien dont cette très vieille femme parlait avec plus de plaisir que de l'amour, et de façon bien assaisonnée. Plus nous grandissions et plus elle rapetissait, la jeunesse de la mémé devenait toujours plus débridée, jusqu'à ce que – dans notre souvenir de son passé – elle soit canonisée du nom de Goulue.

D'ailleurs, elle a enterré trois maris, accouché de cinq enfants, et on disait qu'à son âge de femme mature elle pouvait ramasser un champ entier de mûres, de fenouil, et d'asperges sauvages, puis avaler pour le déjeuner deux kilos de coquillages et boire ensuite trois quarts de rouge. Elle jurait souvent, bruyamment, et priait avec la même ardeur.

Maman avait soigneusement désinfecté la petite chambre, je me souviens. Dans toutes les armoires il y avait de la naphthaline, l'odeur de lavande et de camphre dans les coins.

« Celle-là, elle a peur que la mémé ne se désintègre vivante, bientôt elle l'arrosera de formol », disait ma sœur. « Ou bien de chaux », a-t-elle ajouté.

La vieille embaumée, bien rabougrie, n'était pas beaucoup plus grande que moi ou Daniel à cette époque. Elle disparaissait à vue d'œil, de jour en jour, sur le haut lit plein de couettes, d'où elle sifflait : « Les enfants ! Oh, les enfants ! »

Ma sœur et moi, parfois on faisait semblant de ne pas l'entendre, je me souviens, mais avec Daniel c'était autre chose, lui, ça ne l'ennuyait pas.

Il y a une chanson de ces temps-là que Ma chantait souvent à la maison :

*Tu es la fleur de paradis
Tout le monde te chérit
Je t'aime moi aussi
Personne d'autre ainsi
Et elle se cache sans que maman le sache
Pour cueillir de petites roses pour son chéri*

Plus tard, je chantais cette chanson à Daniel, puis Daniel la chantait à son tour à la mémé lorsqu'elle était couchée avec ses yeux aquatiques ouverts dans l'éternelle obscurité.

« Mémé, pour toi tout est noir-noir, comme dans l'enfer ? »

« L'enfer n'est pas noir, l'enfer est vert, il scintille comme la mer la nuit. Chez moi aussi tout est vert comme un cul de Martien. »

Daniel pressait alors ses yeux profondément dans leur orbite, je me souviens.

« Comme ça ton œil se retourne, et tu vois dedans, en toi », disait-il.

Il pressait ses yeux jusqu'à la nausée, mais il n'y a pas, autant que je sache, vu la lumière jaune-vert. Il l'a vue seulement plus tard, un été quand la mer a fleuri d'algues pleines de phosphore. Le jour ça ressemblait à un bournier d'excréments, *mare sporco*, mais la nuit chacun de nos mouvements se décomposait en gouttelettes fluorescentes.

« Et le paradis ? »

« Quoi le paradis ? Il n'y a pas de paradis. Eh. Juste l'enfer, et il est ici même sur la terre noire ! », a gémi douloureusement la mémé. Avant d'ajouter : « O santo dio benedetto, putain de cochon... Allez, allez, mon pigeon, chante-moi *Sans que maman le sache...* »

* * *

Quelques jours avant la mort de l'arrière-grand-mère, un petit singe, qui vivait alors dans la cour de notre voisin vétérinaire, s'est introduit dans la maison. De riches touristes l'avaient abandonné quand ils en avaient eu marre, racontait-on. Il a fichu un grand bordel dans toute la maison, ce singe. On avait eu du mal à le retrouver, je me souviens, il s'était faufilé sous la chemise de nuit trop large de la mémé. Vilaine bestiole, disait-on. A la fin il a échappé au vétérinaire pour de bon, d'abord dans le parc, ensuite on ne sait où.

« Est-ce que vous deux aimez la petite mémé ? », demandait ma sœur.

Daniel et moi hochions la tête. La mémé était notre reptile de bois – elle tâtait nos joues de ses antennes sans odeur. Notre poupée souterraine de grenier.

« Alors nous devons l'aider », disait ma sœur, et ses yeux verts regardaient droit depuis l'enfer.

« La petite mémé souffre, a-t-elle dit, et nous, on l'aidera à partir au paradis. »

Elle le pensait vraiment, je me souviens. Qu'on lui mettrait l'oreiller sur la tête. Un enfant qui joue avec des armes c'est terrible, et tout nous a servi d'arme, je me souviens. C'est un vrai miracle que nous soyons si nombreux à avoir survécu à nos enfances et à celles des autres.

« Le paradis, ça n'existe pas », a rétorqué Daniel. « T'as qu'à demander à mémé. » Avec lui, c'était plus facile. Et ça s'est terminé comme ça.

« Attention que Ma ne t'entende pas », ai-je soufflé.

« Mais je n'ai pas dit que Dieu n'existait pas du tout. »

« Vous êtes des imbéciles. De pauvres imbéciles. Et des couards », a dit ma sœur. Son mépris a été atroce, je me souviens. Comme aujourd'hui, d'ailleurs.

Couard, d'où a-t-elle bien pu sortir ce mot ? D'un film, je crois.

Et la mémé a vraiment sacrément pleurniché ces jours-là – « la pauvre, la pauvre », disait tout le monde – en maudissant et Dieu et diable.

Je pense que ma sœur aimait cette mémé, quoiqu'on ne sache jamais avec ma sœur.

Elle priait ardemment tous les saints pour que mémé meure, même pendant les repas, ce qui lui a valu une gifflé.

A la fin, son euthanasie spirituelle passionnée a marché.

La mémé est morte comme un poisson, la bouche ouverte.

C'est la première fois que nous avons vu la mort – elle n'avait pas l'air si grave.

La mémé était allongée sur le lit, les yeux enfin clos, et Daniel avait soulevé son ample chemise de nuit de l'époque de quand elle était la Grande Goulue... Nous cherchions le singe touristique, mais sous sa chemise il n'y avait rien. Tout sur la mémé était déjà mort depuis des années, des tentacules bleus et marron couverts de croûte, sans poils. La seule chose vivante était le fourreau entre ses jambes, un pelage bouclé, brillant, d'un noir pâle, qui montait depuis le milieu des cuisses jusqu'aux aines, puis dans un fuseau jusqu'au nombril.

« Est-ce le singe ? », demandais-je.

« Le chat », a dit Daniel avec surprise avant de baisser la chemise de nuit.

Ce soir-là, j'ai découvert sous ma culotte un petit poil. Un seul, mais il ne se laissait pas arracher. J'étais comme un garçon, pareille à mon frère, qui était « pareil à une fille », disaient les tantes.

C'était faux, car Daniel était un garçon tout autant que ces garçons qui ressemblent aux anges de bois protecteurs des maisons, ou encore à ceux, gothiques, d'une expression joyeuse au visage, et non aux filles. Ceux-là sont dépourvus des défauts masculins et féminins, seuls êtres lumineux, sanguins, sur les fresques de l'église ou voltigeant librement au-dessus des saints anorexiques, des hystériques et des vierges dans les nefs latérales. C'est peut-être parce qu'ils s'occupent d'affaires intéressantes, d'activités profanes entre démiurges et humains.

Derrière l'autel de l'église de Saint-Ourlet il me sourit encore, suçant ses orteils et fouillant son nez, le petit ange grassouillet doré au-dessus de la Piéta. Toutes les dévotes rêvent de mordre ses joues.

Un ange un peu délaissé peut-être, mais non, pas un ange de tasse en porcelaine, et non, pas une fille – il était comme ça, à première vue, notre Daniel.

* * *

Ma chambre est une boîte dans la maison des boîtes. Au-dessus de ma chambre se trouve la salle de bain, ce qui fait des taches humides sur la peinture fraîche du plafond. Le lit derrière une armoire basse est une boîte encore plus petite. La boîte suivante, comme il est prévisible, c'est moi. La plus petite boîte, la toute petite, c'est ma chatte.

Avant de m'endormir, je range toutes les boîtes les unes dans les autres, puis je range dans la dernière tout ce qui m'est agréable de penser, tout ce qui me calme. Comme rentrer dans une cuisine vide et propre où ronronne le frigidaire, le son de l'avion qui décolle ou atterrit, quelque chose de chaud et d'une odeur neutre, bien sec comme une tête d'enfant ou de

chat, le reniflement des bouts des doigts, les touchers fortuits des inconnus, des touchers inattendus et sans aucune intention ; ou encore cette hallucination – la raison encore endormie - d'être le contenu blanc d'une capsule, ou bien le lait fermenté qu'on verse d'un seul coup.

Mais si je reste éveillée trop longtemps, dans une insomnie qui se transforme en cauchemar et en tourment, ces scènes reviennent et défilent en accéléré.

Je sais qu'il s'agit de scènes d'une porno-fabrication maison, téléchargée sur Internet, sur laquelle je suis tombée à une fête il y a deux ou trois ans et dont les images se sont implantées dans ma conscience, m'épuisant et me torturant depuis, car j'ai remarqué que ce genre de petites images particulièrement dégueulasses s'obstine à revenir et à ne pas pâlir. Il était d'usage pendant certaines fêtes de projeter de tels petits films d'amateur dans une des pièces de la maison à une heure tardive, téléchargés soi-disant sur certains sites-web, rien d'illégal soi-disant, quoique je n'en mettrais pas ma main au feu. L'assistance s'efforçait de blaguer sur le compte de ces deux, trois ou cinq individus dont les sexes gigotaient à l'écran. Le plus souvent je quittais nonchalamment la pièce dès le début de la projection, mais cette fois-là je suis restée jusqu'à la fin, car mon attention fut attirée par le visage de l'acteur principal.

L'enregistrement était de mauvaise qualité et trop sombre, la lumière était éteinte de toute évidence. C'est probablement filmé avec un téléphone portable, ai-je pensé à ce moment-là.

Ça commence avec l'expression du visage d'un homme qui se cambre au-dessus d'un corps mince et blanc. Il s'agit de quelqu'un qui a de très grandes mains. Le visage du baiseur, que je n'arrive pas à discerner, est diffus, mais paraît au bord des larmes. La personne sous lui ne bouge que de temps en temps un bras ou une jambe et lâche un son à peine audible, un gémissement. La deuxième image montre les cuisses étroites de cette autre personne, un jeune homme ou une jeune fille, on ne voit pas bien : les cuisses découvertes et serrées, entre lesquelles pénètre un dard fin, la trompe du grand mâle. Dans la troisième image on voit une nuque de garçon avec les cheveux coupés court et une grande main grasse dessus : le visage de la personne que le grand baise est enfoui dans l'oreiller et on ne le voit pas. La quatrième image bouge, mais à peine ; le baiseur tient d'une main l'objet de sa cupidité par l'épaule ou le cou, probablement trop fort, et le pousse doucement vers le bas, attrape plus bas, enfonce et enfonce lentement et puissamment et pleure de plus en plus fort, puis décharge dans un râle, en vagissant. Impossible d'oublier ses pleurs, surtout si tu le veux.

Je ne pourrais en aucun cas dire que ces scènes m'excitent, mais plutôt qu'elles m'an-goissent. A d'autres occasions aussi, certaines images m'assaillent comme des gifles : comme celle de cet homme immense qui jouit et pleure et dont je n'arrive pas à recomposer le visage.

Les gouttes de sueur voyagent le long de mes reins, je les stoppe avec le bout des doigts et les étale sur le ventre. Je tourne l'oreiller du côté sec, je passe les mains à travers le slip entre les cuisses et j'essaie de m'enrouler autour de l'odeur de l'entrejambe. C'est ce qui pouvait m'endormir quand j'étais enfant.

Enfin je renonce à vouloir m'endormir, j'enlève mon t-shirt humide et allume une cigarette. Assise dans l'embrasure de la fenêtre basse de la cuisine d'été, je regarde vers le haut, dans la faille bleue au-dessus de la rue d'où dégouline, à la place d'une fraîcheur de rosée nocturne, une gélatine humide et molle.

On n'entend qu'un ronflement – entrecoupé d'injures et de grincements de ressorts, causés par des gigotements nerveux des membres de corps dans des cavités des maisons environnantes - et le chat, qui expire son souffle par ses minuscules narines. Quelqu'un a oublié d'éteindre son lecteur cd qui émet un sifflement fin et répétitif ; la ville épaisse dort dans la fièvre, roupille.

Il est bientôt six heures, mais l'air extérieur est plus chaud que celui de dedans.

Traduit du croate par Martina Kramer